

# Le Galepin

- BLEU -

n°32 - 1<sup>er</sup> juillet 2020

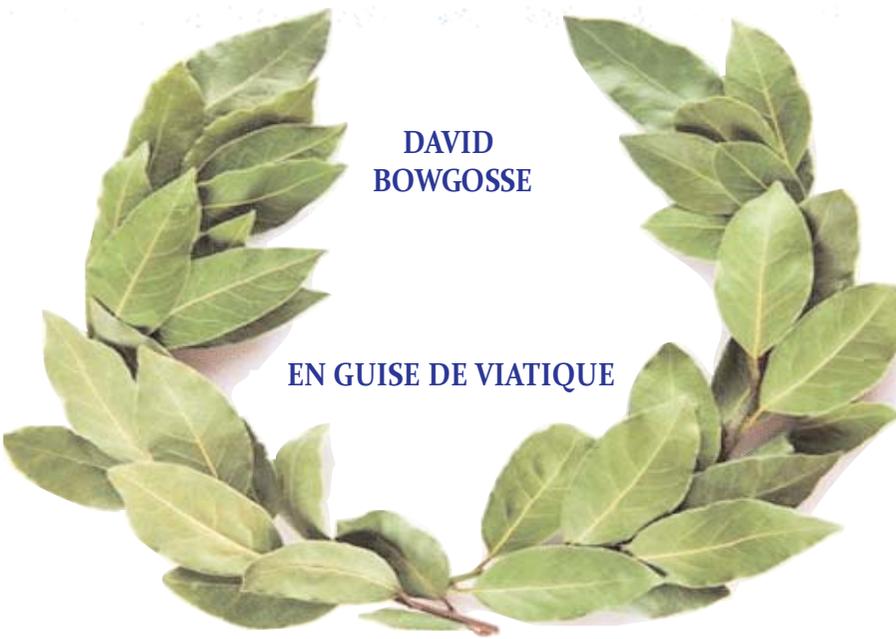


*Pitchipai*

# n°32 – Enfin!

## Sommaire

<b>DAVID BOWGOSSE</b> EN GUISE DE VIATIQUE	3
<b>ROGER WALLET</b> LE FOULARD	7
<b>MICHEL LALET</b> EN FIN	11
<b>RÉMI LEHALLIER</b> UNE SOIRÉE AU SAVOY	15
<b>CHARLOTTE BELLOU &amp; ROGER WALLET</b> PITCHIPOÏ	18
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b> LA DISPARUE	20
<b>RÉGINE PAQUET</b> TERRIENNE	22



DAVID  
BOWGOSSE

EN GUISE DE VIATIQUE

C'ÉTAIT FINI POUR CE JOUR-LÀ, ET LA SALLE S'ÉTAIT VIDÉE BRUYAMMENT D'UN COUP. Je rangeai lentement mes affaires, exténué. Au bas de l'escalier, je trouvai Maryline les yeux rougis et le visage blême, dévastée :

– Ma collègue s'est suicidée...

Je respirai profondément. Il faisait doux pour février, et des odeurs végétales s'épandaient des grands tilleuls de la cour. Mourir. Et le printemps qui arrivait ! Je restai sans voix. Maryline expliquait : des rebuffades de collègues, les soucis familiaux, un état dépressif... L'air était profond et frais ; j'entendais des pépiements d'oiseaux. J'avais eu l'impression de tituber, fébrile, en descendant de la salle. Là, j'écoutais, distant, le récit de Maryline, conscient d'inhaler la fraîcheur odorante du crépuscule, avec l'avidité d'un rescapé qui respire la vie retrouvée. À quelques années près, ç'aurait pu être moi. Mais c'était passé tout ça, et le printemps serait bientôt là !

Ce soir-là, c'est sur le chemin du retour, grâce à la tonicité de la marche, que j'ai commencé à réaliser l'étendue de la souffrance qui avait pu conduire à cette issue désespérée. D'abord, le défilé de pénibles images oubliées : impuissance à articuler trois mots de suite, mais incapacité, l'esprit vide, à libérer un auditoire mi-ébahi mi-narquois, nuits hantées sans sommeil, errances hallucinées, regards atterrés des proches, hospitalisation subie comme un décès au monde.

Allez, je vous vois venir, vous vous attendez à une fiction mélodramatique, un mauvais pastiche de western noir à la « Elmore Leonard ». *Elle était loin sa première nomination comme remplaçant, quand la direction faisait mine de le prendre pour un élève, avec son blazer bleu, sa petite cravate et ses souliers noirs. Loin encore l'affectation qui lui fit, pour la*

*première fois, traverser cette ville de l'ouest alors assoupie dans la chaleur accablante de l'été, et où l'assignera sa rude carrière. Il avait demandé son chemin à un jeune évergumène qui chevauchait un vélo. À la manière de Steve Mc Queen, le cow-boy lui désigna sobrement, d'un geste, la plaque d'une sente voisine en ajoutant: "C'est écrit là". Dans l'établissement déserté, un inquiet individu tonitruant le testa étrangement en lui demandant les noms des professeurs qui l'avaient préparé au concours. Alors, un jeune adjoint l'accompagna jusqu'à la salle qui lui serait réservée. "Notre principal est un fou, mais le personnel s'entend bien ici" lui glissa-t-il fraternellement. "Nos élèves ne sont pas des voyous" crut-il aussi nécessaire de préciser. Les fenêtres de la salle donnaient sur les hautes tours en face. L'une d'elles portait encore la marque d'un impact de balle.*

Mais non, ce serait trop de facilité pour expliquer l'origine de cette déprime évoquée plus haut. Ajoutez simplement un deuil et une fatigue excessive à la solitude et à la déception de plusieurs années de routine étouffante.

J'étais passé à présent au stade des préparations de masse sans intérêt, aux courts accès d'angoisse des dimanches soir le film de la télé fini, au profond soulagement à la fin des cinquante-cinq minutes, de la semaine, du semestre. Bien sûr, des états de grâce passagers aussi... De quoi justifier encore l'attente engluée dans cette nouvelle uniformité. Une forme de résilience somme toute.

Et puis, le flux et le reflux de réformes vagues qui vous submergent comme une forte marée recouvre le nageur maladroit dont les pieds mal ancrés, au bord de l'eau, dans un tas de graviers effondré par la vague, lui ont fait perdre l'équilibre et l'ont fait s'affaler sous une nappe liquide trop mince pour nager. Une nappe d'eau saumâtre qui irrite durablement vos muqueuses nasales...

Une nouvelle formation pouvant accueillir dès la Quatrième et conduire en deux années à une Seconde professionnelle, technique ou générale fut instaurée. Un cycle d'orientation en réalité. Avec des horaires renforcés. Expérience peu ordinaire. Épuisante au point que la suppression du cycle après quelques années n'aura suscité aucune protestation de la part des formateurs les plus convaincus des avantages du dispositif. Un ancien élève est devenu expert-comptable, une autre, professeure des écoles.

Des échecs humains cuisants aussi, à l'égard d'une jeunesse exigeante et fragile qui ploie sous la fatalité sociale dès qu'un soutien vient à manquer de la part des adultes. L'engagement réel et désintéressé des éducateurs doit se partager entre de nombreuses souffrances. Comment attendre d'eux une coordination de tous les instants?

Ainsi ces deux jeunes filles qui s'étaient écharpées hors de ma responsabilité. L'une, garçon manqué, très virile, avait frappé l'autre, d'origine maghrébine qui souffrait à présent d'une fracture au visage. Au conseil trimestriel, il nous fut annoncé qu'en raison des regrets spontanément présentés par la première au chef d'établissement, aucune sanction ne serait prise contre cette mineure hébergée en foyer. Pour moi, c'était une profonde erreur, et je le dis avec mesure, étant donné le caractère semi-public des échanges. Mais l'autre élève avait des parents qui menaçèrent de porter plainte. Sans doute n'y avait-il pas eu, dans l'affrontement, des motivations très claires...

Contre toute attente, ces deux demoiselles à qui j'avais donné, dans ma matière, des raisons de progresser, s'attardèrent ensemble, après les autres, un jour, à la fin d'un cours. Bon signe, pensai-je, sans pour autant savoir comment intervenir. En réalité, tacitement, elles attendaient que j'exprime une réaction à leur égard. Mais qu'attendait chacune? Car aucune des deux ne formula de demande, et je ne voulus pas prendre le risque de revenir sur un conflit qui paraissait évaporé. Quelqu'un leur avait-il conseillé une démarche d'apaisement auprès d'un enseignant qu'elles appréciaient toutes deux? Leila quitta définitivement l'établissement au cours de la semaine suivante, vraisemblablement ulcérée par ma réserve.

Plus tard encore, cette *décrocheuse*, de bons résultats l'avaient d'abord extraite d'une formation courte de quatrième pour lui permettre de viser, en un an, une Seconde de son choix. La jugeant intelligente, je l'assurai après de longues périodes d'absences inexplicables que je contrarierais impitoyablement sa poursuite d'études si son absentéisme ne cessait pas. Sa mère et elle m'apprirent qu'elles avaient dû, quelques mois plus tôt, se résoudre à mettre fin à la grossesse de la jeune fille qui avait ensuite perdu l'estime d'elle, le goût de l'étude, et sa passion pour la danse sportive. Elle fit d'énormes progrès à la suite du premier entretien où j'avais formulé mes menaces. Ses résultats demeuraient toutefois insuffisants pour assurer son admission dans la Seconde très convoitée – qu'elle visait de longue date – mais qui n'offrirait à la rentrée suivante que quinze places au lieu de trente-cinq. Les deux femmes prirent, sur mes conseils, le parti de demander un redoublement à la rentrée suivante, afin d'assurer une admission brillante, l'année d'après, dans la Seconde demandée.

À la rentrée, il se révéla que sur les quinze places de la Seconde en question, la plupart demeuraient vides. Pire, on s'évertua à remplir la demi-section par un appel au volontariat claironné à travers toutes les sections de Seconde, et ce pour former des postulantes à une profession para-médicale exigeant des qualités de travail, d'étude, de motivation, et d'altruisme tout à fait particulières. Si Coralie n'avait pas demandé le redoublement, son passage en Seconde d'extrême justesse lui aurait permis de postuler à l'une des places demeurées libres, sur le fondement de résultats très moyens mais en progrès, et d'appréciations soulignant fortement la motivation de son choix. Dans le contexte décrit plus haut, elle pouvait difficilement l'ignorer. Je n'intervenais plus, cette année-là, dans sa formation, et lorsque je m'enquis de sa situation auprès du collègue qui m'avait remplacé, non seulement la demi-section était complètement constituée, mais Coralie avait définitivement quitté l'établissement.

En faut-il des petites victoires pour se pardonner de telles défaites!

Car les succès quotidiens sont aussi à la mesure de la motivation et du dévouement des formateurs. Dévouement n'est sans doute pas le terme exact. Il s'agit aussi d'amour-propre: impossible de ne pas remplir le contrat social qu'on s'est imposé à soi-même en fixant aux jeunes les principes et les règles à observer pendant la formation.

Et puis, il arrive qu'on rencontre une de ces classes exceptionnelles où règne le respect de soi et d'autrui, et devant lesquelles on se présente avec bonheur du premier au dernier jour de l'année.

Pourtant, au fil des années, les difficultés n'ont pas faibli, les obstacles ont même semblé se dresser encore plus haut... Ne serait-ce qu'en raison de l'individualisme et du consumérisme alimentant la mauvaise foi et les menaces de judiciarisation répandues dans la plupart des rapports sociaux, notamment ceux qui impliquent particuliers et services publics.

Et puis le poids des traditions et préjugés sociaux écrase l'innovation : dans la mode, embauchera-t-on volontiers des aides-stylistes à partir d'une formation de bac pro suivi d'un BTS, ou bien après un bac général ? Plus rarement, mais cela existait encore il y a peu, des jeunes s'orientaient aussi « en couture » en s'engageant dans un bac professionnel, à défaut de disposer de sections CAP ou BEP. Ne serait-elle pas redoutable une « filière d'Excellence » qui s'adapterait à de telles confusions en réduisant drastiquement la formation du citoyen au profit d'une adaptabilité aux gestes techniques immédiatement productifs ?

Faire étudier même partiellement – à travers le négoce des imprimés de coton entre l'Orient et l'Occident – les sciences et techniques, l'économie et la géographie du monde connu à l'époque des grands voyages d'expansion européenne et de la naissance du capitalisme commercial, est-ce si vain et chimérique ? S'imprégner de l'histoire de l'Art et du Goût à travers l'accès à des œuvres des maîtres de la peinture qui ont également inspiré – du *Printemps* de Botticelli aux *Compositions* de Mondrian – les grands couturiers, cela ne constitue-t-il qu'un prétexte à gaspiller de façon dispendieuse et inutile les deniers de l'État ? Viser l'appropriation individuelle de techniques argumentaires simples à travers une « défense et illustration » de préférences vestimentaires est-ce une pure concession à la démagogie ?

Nombre de jeunes n'hésitent-ils pas alors, ou ne reculent-ils pas au seuil de cet univers culturel inconnu ? Si cet univers leur était familier, auraient-ils autant besoin de l'École ?

Toutefois, l'année du bac, nécessité fait loi, et le premier roman intégralement lu, après une étude collective illustrée par des extraits de son adaptation filmique, peut déclencher une boulimie de lecture. Un appétit qui se répandra en amont, s'il apparaît comme source de réussite.

– C'était bien, monsieur !

– Le prochain livre est plus difficile, je vous indiquerai le titre après les petites vacances...

– Non, m'sieur, dites-nous tout de suite : comme ça au moins, on pourra l'acheter pendant les vacances !

Mais les meilleures choses ont une fin, et après quarante ans de service, la date limite de péremption approche.

Et à la fin du dernier pot du dernier trimestre, de la dernière année, l'artiste consumé empoigne son cadeau de retraite et tire sa révérence aux collègues moins « chanceux ».

– Dis, tes dernières élèves ont reçu hier leurs résultats au bac. Dans ta matière, elles ont toutes entre 12 et 16. Elles sont là, elles voudraient te dire merci...

Enfin.

LE FOULARD

RIEN QUE LE NOM FAISAIT RÊVER : WEREWERE. Un chant d'oiseau, un de ces noms qui gardent pour toujours leur mystère. Son père devait être dans les affaires, le plus souvent en déplacement à travers la France. Elle vivait seule ici avec sa mère.

Quand elle est arrivée au lycée, c'était après les vacances de Noël. Nous étions en cours de philo. Le structuralisme, Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*. J'avais déjà noirci une copie double. Le surveillant général est entré, a dit quelques mots à la prof puis s'est tourné vers la porte en faisant signe. Elle a fait trois pas en avant. Tout de suite, il y eut des murmures, quelques sifflets étouffés. Moi, le souffle coupé. La prof lui a désigné la seule place libre dans la salle. Elle s'est assise à côté de moi. Dès le premier regard je suis tombé raide amoureux. Elle a sorti un bloc sténo à spirale et un crayon. Elle ne m'a pas regardé un seul instant.

La prof aimait se mettre en scène, elle racontait merveilleusement. Dans le genre quarantaine dynamique, elle avait du charme avec ses anglaises, ses cols en V profonds et ses pantalons moulants. Et quand elle sentait son auditoire embarqué elle posait la question assassine.

Moi, je regardais ses mains. Le rose tendre de la paume, le pain d'épice du revers. Les doigts interminables et minces, d'une minceur de pianiste, où brillait l'argent d'un anneau. Elle avait posé la main gauche sur la table. Une fine gourmette entourait son poignet. Quand elle bougea le bras, la plaque glissa légèrement et je pus lire la gravure en belles italiques cursives : Werewere. Je ne sais pourquoi, le mot m'évoqua tout de suite le nom d'un port. Sans doute l'assonance avec Anvers,

*« Or, au dimanche froid, maritime et d'hiver,  
Aux lèvres amer... »*

mais le gris poème de Max Elskamp n'évoquait rien du soleil, des plages de rêve, des couleurs brûlantes de l'Afrique dont je la supposais venue.

L'effet de rime tomba vite quand, à la fin du cours, la prof nous la présenta, Mademoiselle Kitéri finira l'année avec nous. Wéréwéré Kitéri, je prononce bien ? Je n'avais pas encore osé lever les yeux vers son visage. Juste observé les mains, l'écriture nerveuse, le poignet fin éblouissant d'or. Vanheeghem, vous pourrez donner les cours du premier trimestre à votre voisine ?

Je vis alors l'épaisse chevelure noire tombant en cascade sur les épaules, le gilet rehaussé de broderies géométriques dans un camaïeu de verts, les longs yeux étroits en amande. Charbon. Elle esquissa un sourire, ses lèvres luisaient, Si tu veux, tu me passeras ton classeur, je ferai des photocopies. Je hochai la tête et, m'enthousiasmant, Comment on dit ton nom ? Elle rangeait ses affaires, Tu peux dire Were, ça va plus vite.

Tous les garçons voulaient se la faire. Elle n'avait rien d'une provocatrice, parlait peu, toute prise, semblait-il, dans les études. Elle arrivait juste à la sonnerie, parfois même en

retard. S'éclipsait dès la fin des cours pour rentrer chez elle. Elle remontait le boulevard, prenait en diagonale à travers le square pour gagner le centre-ville, longeait l'arrière de la cathédrale et passait la rivière. Rue Saint-Louis, elle s'arrêtait à la maison aux volets bleus. Les volets étaient immanquablement fermés.

C'était ma route. Nous habitons rue de l'École du chant, juste en face du Palais de justice. Une petite maison à l'ancienne avec des colombages. Je la suivais de loin. Elle marchait vite et je finissais toujours par la perdre dans le dédale des vieilles rues. Je courais alors jusqu'aux baraquements de la place pour l'entrevoir passer le pont de bois sur la rivière ou, certains jours moins chanceux, apercevoir sa silhouette tout là-bas s'encadrer déjà dans la porte bleue.

Le soir, après le dîner, je faisais le tour du pâté de maisons avec le chien. Dès le coin je regardais furtivement : il y avait parfois de la lumière au rez-de-chaussée, dans le salon ou la cuisine. D'autres fois c'était la chambre où de minces filets jaunes filtraient entre les lames des persiennes. Je poussais jusqu'à la caserne, passais la rivière et revenais par la rue de l'EDF. Un bon quart d'heure à penser à elle. Peut-être qu'elle serait accoudée à la fenêtre. Peut-être qu'elle allait déboucher au coin de la rue, elle serait sortie prendre l'air, le nez hors des livres pour un bref répit.

Le chien reniflait les rats le long des berges, allait et venait. Je m'appuyais contre la balustrade, regardais l'eau prendre son élan au sortir du trou noir qui lui faisait traverser l'avenue sous le grand bâtiment de briques. Elle n'était pas là. Les volets restaient clos. J'aurais pu sonner, prétexter je ne sais quoi, un renseignement à demander pour le devoir du lendemain. Elle s'était vite imposée comme l'une des meilleures de la classe. Elle faisait du latin aussi. Nous étions peu, c'était juste une option. Elle s'asseyait près de moi car j'étais le seul à venir avec mon dictionnaire. Quand elle se penchait vers moi pour chercher un mot, je m'emplissais de son parfum. Jamais su le nommer, je n'y connais rien.

Le soir finissait par tomber, le chien par se lasser de ses trottinements vains. Je rentrais.

C'est Nallet qui tira le gros lot. Il venait au lycée en scooter. Une Vespa bleue à siège noir. Le modèle datait un peu, c'était une Vespa 150 cm<sup>3</sup> grand sport avec roues chaussées 10 pouces (grand modèle) et selle à deux places. Quatre vitesses ça montait à 90. Il était le seul à en avoir une. Avec Hanquiez mais lui c'était pour la frime. Il lui fallait toujours le top à Hanquiez : polos Lacoste, équitation, sports d'hiver à Avoriaz, cigarettes à bout doré et briquet Dupont. Le top de la connerie oui. Il ne sortait avec que le dimanche, carrosserie blanc ivoire et selle rouge, un engin rare, une PP Roussey même pas fabriquée en série que son père était allé chercher directement à Dijon chez le constructeur. Il l'avait eue pour son brevet.

Nallet était plus âgé que la plupart d'entre nous. Il habitait à vingt bornes. Il avait déjà fait ses trois jours. Il était moyen en tout, brillant en rien, sauf pour la drague. Là, champion. Je l'observais pour voir comment il s'y prenait, je crois que c'est par la tchatte qu'il les avait. Toujours une histoire incroyable à raconter. Je crois que c'est ça qui plaisait aux filles. Ou son allure Gregory Peck, *Les canons de Navarone*, un rien baroudeur avec la barbe mal rasée. Il m'avait à la bonne parce que je le dépannais en

maths, je faisais les exercices en double. Et lui, parfois, il me repassait ses petites amies.

Were, ça se passa au début mars. Le temps avait brusquement changé dans l'après-midi et, à quatre heures et demie, il tombait une petite pluie froide et insidieuse. Were était déjà devant le tabac quand il s'arrêta à sa hauteur. Elle avait son chemisier orange à grosses fleurs noires et s'était fait des tresses, ces tresses très longues où s'entrechoquent de minuscules coquillages. Il lui mit sur la tête son bonnet bleu, elle s'assit derrière lui, le scooter démarra. Je courus jusqu'à la place Saint-Louis. La Vespa était déjà là. Après, c'est presque tous les jours qu'il la ramena chez elle. Et quand elle me demanda Ça ne te dérange pas de changer de place avec Denis? je tirai définitivement un trait sur mes projets amoureux.

Aux intercourses on ne parlait plus que de ça, est-ce que Nallet se l'était faite? Alors, il paraît qu'elles sont brûlantes? Est-ce qu'elle t'a... je veux dire avec la bouche? Enfin, ce genre de conneries. C'est pour cela que je ne lui en ai jamais voulu, à cause de ses silences.

Wera restait comme avant, discrète, secrète. Assez bizarrement je la vis se rapprocher de moi. Elle se révéla pleine d'attentions, de sourires. Il arriva même, certains matins, qu'elle sonne à la maison. Nous faisons le chemin ensemble. J'admiraits ses tresses, ses maillots pleins de couleurs, elle baissait les yeux en souriant.

Un matin comme ça j'eus brusquement l'envie de... simplement de l'avoir vraiment à moi un moment. Je te paie un café? On va être en retard! elle s'était récréée puis, d'un haussement d'épaules, Okay pour le cours d'anglais. On s'assit à la terrasse de La Paix, sur la place, l'horloge de la mairie sous les yeux. Elle sortit sa copie de maths, me demanda de la corriger. Deux minutes pour la lire, Il n'y a rien à corriger là-dedans! Son rire triomphal. Quand je lui pris la main, le rire s'arrêta net. Elle me dévisagea en secouant lentement la tête.

Were?

Oh non, Mathieu, elle secouait lentement la tête. Pas toi, Mathieu, pas toi!

Elle se leva brusquement, jeta des pièces sur la table, C'est l'heure d'y aller. Comme je ne bougeais pas elle s'approcha de moi, passa ses bras autour de mon cou et posa une seconde ses lèvres sur ma joue. En chemin, elle me prit la main. Je tournai la tête vers elle, elle éclata de rire, Attends, je t'enlève le rouge.

En juin on nous laissa quinze jours pour réviser. Je m'enfouis dans les livres, j'y passais jours et nuits. J'avais abandonné les promenades vespérales avec le chien. Je m'accordais juste une pause musique dans l'après-midi. Qu'est-ce que j'écoutais alors, Paul Anka? Les Platters, *Only you*? Je n'entendis pas ma mère frapper à la porte. Elle finit par entrer en pestant Arrête de faire hurler ce pick-up, il y a quelqu'un pour toi. C'était elle. Livres sous le bras. Elle voulait revoir des textes de latin, Tu veux bien? Si je voulais... On y passa deux bonnes heures. Le temps filait. Elle s'était assise au bureau, à côté de moi, son parfum emplissait la chambre.

Puis je mis un disque et tout à coup elle pleura. J'essayai maladroitement les larmes qui coulaient le long de ses joues et faisaient luire le pourtour de sa lèvre. Elle posa la tête sur

mes genoux. C'est Denis? Ce n'était pas Denis, c'était son père. Il était en prison depuis cinq ans. Il avait été transféré à la centrale de Liancourt. C'est pour cela que sa mère était venue ici, pour être plus près de lui. Il venait d'apprendre qu'il avait un cancer. Foie pancréas. Inopérable. Ce n'était plus qu'une question de semaines.

Je ne lui demandai rien, ni pourquoi il avait été arrêté... Ni quoi d'autre? Qu'est-ce qu'on peut dire dans ces cas-là? Je la berçai longtemps, elle finit par s'assoupir. Ma mère la garda à manger, lui proposa de rester dormir, La sœur de Mathieu n'est pas là. Elle accepta. Je ne fermai pas l'œil de la nuit.

Quand elle partit, au matin, elle oublia dans la chambre son foulard de soie ocre imprimé de dessins géométriques noirs. Il était plein de son odeur un peu épicée. Je l'enfouis dans mon armoire.

Des années plus tard je me rendis à une invitation. Le Havre en novembre, les jours tristes et froids, « *maritimes et d'hiver...* » Hanquiez inaugurerait son cabinet vétérinaire. Il y avait foule. Plusieurs copains du lycée étaient là, Thil, Levasseur, Bourrelle...

Du premier coup d'œil je la reconnus. Elle était splendide dans son fourreau orange. Elle avait les cheveux courts, un léger friselis. Toujours ce noir ardent des yeux. Elle croisa mon regard.

Hanquiez me serra dans ses bras, Salut, vieux, tu as vu Were? et m'entraîna vers le buffet. Le champagne était doux, Tu vois, il suffisait d'attendre pour toucher le gros lot. Je hochai la tête, il était déjà parti vers d'autres invités. Je le regardai faire, circuler avec aisance d'un groupe à l'autre, parlant haut, riant fort. Il n'avait pas changé, le top de la connerie.

J'étais venu pour elle. Elle était près de moi. Je sentais son parfum poivré. Elle enseignait les lettres, venait de réussir l'agrégation. Marc avait déjà sa clientèle... Elle rayonnait. Sa voix me berçait et ses rires. Elle m'entraîna dans le salon, il était dans la pénombre. Je crus qu'elle avait bu car tout à coup elle m'enlaça et m'embrassa à pleine bouche. Ma main glissa dans son dos, remonta sur l'épaule. Je caressai doucement son cou et me dégageai, Were, je t'ai rapporté ton foulard. Elle passa la main dans mes cheveux. Tu l'avais oublié sur le lit. Je vis ses yeux briller drôlement en contre-jour.

Elle recula de quelques pas sans cesser de me regarder, murmura Je ne l'ai pas oublié, je te l'ai laissé. Elle m'envoya un baiser du bout des doigts et sortit du salon.

La musique jouait à plein tube des slows américains exécrables mais pour ce que j'en avais à foutre...



EN FIN

**P**ITIÉ! VITE! QUE CETTE FICHUE JOURNÉE SE TERMINE! Au travers de la vitre floutée par les cristaux de glace je distingue le paysage blanc, immobile et indifférent à mon impatience qui grandit d'heure en heure. Tout est en place maintenant: le sapin, les guirlandes avec leurs petites lampes clignotantes, les boules scintillantes, le papier métallisé qui masque le socle de l'arbre et qui s'étale sur le plancher dans l'attente que j'y pose mes chaussures, mes chaussons, mes bottes même! Il faut gommer les heures qui font barrage. Les nier. Les faire disparaître. Il faut que la nuit arrive. Je vais aller dormir. Enfin, me coucher disons. Parce que dormir, je sais déjà que ce sera difficile. Je vais tourner dans le lit, tête côté droit sur l'oreiller. Puis tête côté gauche. Puis allongé raide sur le dos. À plat ventre, le visage enfoui dans le moite de l'oreiller. Rien n'y fera. Je le sais d'avance. Tourner, tourner encore. Jusqu'à être surpris par le sommeil.

– Petit bonhomme, réveille-toi. Je crois bien que le Père Noël vient de passer...



Neuf ans, trois cent soixante-quatre jours et quelques heures.

Enfin je vais avoir dix ans. Un âge à *deux chiffres*! J'ai la pensée confuse que je viens de me traîner pendant neuf ans et 364 jours avec un âge ridicule. Tout à l'heure je vais attraper le vrai âge, l'âge magique à deux chiffres! Comme tout le monde. Comme les grands. Et ce sera un âge à deux chiffres pour une durée incroyable de 90 ans. Après, bingo! Je ne me rends pas exactement compte de ce que signifie d'avoir un âge à trois chiffres, sinon que ça va être long, très long avant que ça n'arrive! Mais j'imagine que ceux qui peuvent avoir un âge à trois chiffres doivent sauter de joie! Non?



Oh putain, la boule... Un truc dans le ventre qui pousse, recule, saute, cavale à droite et puis à gauche. Mais ça fait mal, merde! Je pose une fois de plus sur la table le poids qui m'écrabouillait les épaules. Inventaire. Bon, soyons honnête: c'est le dixième inventaire! Le cahier de texte, le carnet à spirale cent pages grand carreaux, la règle, le compas, le rapporteur d'angles, le crayon Kat'couleurs et puis aussi en cas de panne un Bic bleu, un Bic noir, un Bic vert. J'ai pas mis le rouge, ça porte malheur. Crayons à papier, gomme... Et puis un bouquin de géographie, un bouquin de maths, un bouquin de textes choisis pour le français, un Bescherelle – je ne sais pas si c'est utile aujourd'hui, mais ma mère a insisté – un bouquin de sciences naturelles... C'est du bol, en consultant l'emploi du temps il n'y avait pas histoire, pas latin, pas anglais, pas gym.

- Maman, je peux peser mon cartable?
- Qu'est-ce que tu racontes? T'as pas bientôt fini de dire des sottises...
- Il pèse au moins quinze kilos...
- Tu ferais mieux de te dépêcher. Tu vas rater le car.

Le car.

Il me ramasse à sept heures dix pétantes. On se traîne dans les petits bleds. Putain, c'est pas le chemin le plus court! Oh, la vache, on passe même devant la fromagerie! Il a dû se gourer de route. Et c'est long, c'est long. J'ai envie de dégomiller. Pas trop quand même, mais un peu. Et la boule qui ne se barre pas. Elle a pris un goût acide, la boule. Elle gigote toujours autant au milieu de mon estomac. Ça, ce n'était pas prévu dans l'inventaire des trucs à prendre pour la rentrée. Avec un gros effort mental, je parviens à l'extraire de mon ventre et je la pose sur la place libre à côté de moi. Elle n'aura qu'à se démerder toute seule, la boule. J'en veux pas!

Le car ralentit. S'arrête une fois de plus – il s'est arrêté au moins mille fois cet idiot! Je vois un petit rouquemoute qui se dirige vers le fond du car. Il s'assoit à côté de moi. Il s'assoit sur ma boule! Génial... Si elle pouvait lui rentrer dans le cul et y rester je serais bien débarrassé.

On arrive à la ville, on tourne encore un peu en rond dans des quartiers que je ne connais pas. Quand je suis tout à fait perdu le car s'arrête une dernière fois et le chauffeur braille à tue-tête:

- Terminus, tout le monde descend!

Des bâtiments de brique jaune, une grille mahousse, des tas de types de mon âge que je ne connais pas. Et des plus grands aussi.

Je marche, je passe le seuil du vaste portail.

C'est génial. Je suis lycéen. Enfin!



Caresses. Baiser. On se touche, on se fait des petits machins, on se tripote même franchement au bout d'un moment. On s'embrasse. Ah, ça oui. On s'embrasse pendant des heures, jusqu'à avoir dans la bouche un goût de... terre? De ciment? D'herbe? Un goût... Un goût qui finit par ne pas être aussi agréable qu'on l'aurait imaginé. Vite, boire quelque chose de frais. Un verre d'eau, tiens!

Par contre, faire l'amour, non. Faire l'amour voulant dire Monsieur pénètre Madame, parce que c'est comme ça que ça doit être, comme ça qu'on a compris que ça devait être. Dans les bouquins dérobés, dans les vantardises des copains et des copines, dans l'éternelle connaissance impensée de l'espèce. Au regard du peu que l'on sait, si on ne faisait pas ça, c'est presque comme si on n'avait rien fait. Mais pardon! C'est toujours la Grande Affaire! Alors qu'en réalité, il n'y a rien de plus simple. Je ne vais pas vous faire un dessin. Normalement, vous savez. Nos parents savent. Nos voisins savent. Tout le monde sait. C'est la première surprise quand on sort de l'enfance: tous savaient

parfaitement ce qu'on ignorait et dont ils ne voulaient jamais nous dire un mot. C'est simple pourtant. On peut même prendre deux individus qui n'y connaissent rien de rien. Avec un peu d'attention l'un pour l'autre, ils finissent par se débrouiller très agréablement. Mais la première fois...

Ma surprise, c'est cette sensation de chaleur. Je ne soupçonnais pas combien c'est chaud, l'intérieur d'une dame. Oui, oui. D'accord, c'est 37°! Même les jours de fièvre amoureuse. Pas plus de 37°. Mais pourtant c'est une chaleur déroutante, surprenante, qui met un terme instantané à toutes mes espérances infantiles de héros pourfendeur de sexes féminins.

Chaleur du haut-fourneau. Feu intime. Fin de l'épisode.

– Il s'est passé quoi?

– Ben... Heu...

– On recommence alors.

On recommence.

On recommencera.

Enfin.



Premières victoires. Premiers trophées. Premières défaites. Premières sélections. Premiers voyages. Premières chansons, premières scènes, premiers applaudissements. Premières affiches dans les villes. Premiers articles dans la presse. Premier livre. Premiers lecteurs. Premières reconnaissances. Premières entreprises. Premiers succès. Premières fortunes. Premières faillites. Premiers rebonds. Premiers entretiens avec des ministres et des présidents. Premiers tours du monde. Premières télé. Premières radio. Premières conférences. Premiers millions. Premier tout ce que l'on veut. Tout ce qu'on a le temps de faire. Tout ce qu'on a plaisir à faire. Premiers échecs, premières déroutes, première descente au fond de plus rien du tout. Premières pièces de théâtre. Premiers rideaux se refermant sur un bonheur rare. D'autre défaites. D'autres rebonds. D'autres livres. D'autres claques dans la gueule. Des amis disparus. D'autres chansons. D'autres échecs. D'autres succès. D'autres nouveaux réels, factices, sur-joués. Mais quand même, ils sont là. La scansion permanente du vide par ce petit mot de cinq lettres. La projection dans l'inconnu, rythmée par cette illusion : enfin!

Enfin! Enfin...

– Monsieur, comment allez-vous?

– Vite!



Trop vite.

Toujours trop vite. Si vite que le vieil homme s'est toujours demandé si la vie existait

réellement. Sa vie comme une succession d'écrans qu'il fallait fracasser. Toujours aller au-delà d'une vitre imaginaire pour trouver ce que serait le réel. Une vie projetée dans le futur, dissoute dans le temps qui ne garde rien et qui ne pardonne à personne.

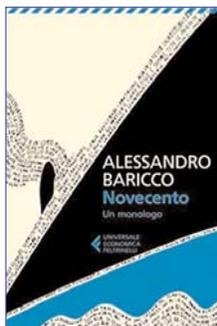
Aujourd'hui, il a décidé que pour lui-même il n'y aurait pas d'avenir. Il veut croire qu'il en a terminé avec le triple saut par-delà les miroirs et les heures gluantes qui n'en finiraient jamais si on ne les enjambait pas. Faisant cela, il touche bientôt la matière lourde et chaude du présent. Et le présent lui offre tout ce qu'il a toujours rêvé d'avoir et de faire. Ou plus exactement le présent a banni *avoir* et a banni *faire*.

Lui reste *être*.

Enfin.



## UNE SOIRÉE AU SAVOY



Dans «Novecento», Baricco conte l'histoire de cet immigré italien né sur le bateau qui emmène ses parents aux États-Unis. Il y naît, on l'y abandonne, il va y passer sa vie sans jamais en descendre. Il y apprend le piano en autodidacte et devient un virtuose inégalé...

NEW YORK, MERCREDI 7 MARS 1928. LE SAVOY BALLROOM, "le plus beau dancing du monde". Un monumental escalier de marbre, une piste de danse gigantesque d'un quart d'acre et un orchestre du feu de Dieu, surtout ce soir. Et tout ça pour cinquante cents l'entrée, autant dire pour rien. La salle est bondée. On a du mal à trouver une place. Un serveur nous installe deux chaises au pied de l'estrade. De là on a un œil sur les coulisses, où ça s'agite beaucoup. C'est fou, ce monde. Ça bavarde dans tous les coins. Heureusement que c'est haut de plafond, sinon on ne s'entendrait pas. Jenna est en beauté dans son lamé bleu.

On a à peine le temps d'échanger quelques mots, les projecteurs s'allument sur scène. Le présentateur s'empare du micro, "Ladies and gentlemen...", et annonce l'événement de la soirée: le récital du grand pianiste George Gershwin. Tonnerre d'applaudissements. Les gens se lèvent spontanément en entendant son nom. Il a tout juste trente ans et déjà des succès d'anthologie à son actif.

Et puis le speaker fait signe à l'assistance de se calmer. "Mais ce soir, nous avons le grand honneur de compter parmi nous..." Un projecteur balaie la salle et vient éclairer, au premier rang, une dizaine de visages: des gens sobrement sapés, des classiques, costumes sombres et nœud papillon, châle sur les épaules pour ces dames.

Gershwin est monté sur scène. Athlétique, le jeune homme. Il prend le micro "Il fête ce soir même ses cinquante-trois ans, il est le compositeur français le plus en vue et il est mon maître... Enfin, s'il veut bien m'accepter pour élève... Ladies et gentlemen, veuillez saluer monsieur Maurice Ravel. Maurice Ravel!" Un homme se lève dans le pinceau de lumière. Plutôt ascétique. Il sourit, salue à droite et à gauche en secouant la tête. Sifflements admiratifs.

Gershwin s'est installé au piano, à droite de la scène. Il se concentre dix secondes et il attaque le vibrato de "Rhapsody in blue". Applaudissements nourris. Mais il s'arrête, se lève. Il vient sur le devant de la scène et fait signe à Ravel de le rejoindre. Après quelques hésitations, le Français le rejoint. Ils se donnent l'accolade. On apporte un second tabouret. Ravel s'installe à droite.

Le speaker vient parler à l'oreille de Gerschwin et reprend le micro. « C'est une composition qui n'est pas achevée mais, pour son anniversaire, monsieur Ravel nous fait le grand honneur... Le "Boléro"... » Un grand silence tombe sur la salle. Il faut dire que d'ordinaire ce sont des orchestres de jazz qui se succèdent sur la scène du Savoy, parce qu'ici on danse...

La musique démarre, douce, surprenante. On a cru que ce serait de la musique classique mais c'en est sans en être. C'est plus... plus sautillant, plus étrange, toujours le même motif qui revient de façon lancinante. C'est dansant et un couple commence à tourner sur la piste. La danseuse essaie un pas. Avec une certaine noblesse d'abord, ce pas s'affermi, répète un rythme... Le public n'y prête aucune attention, mais, peu à peu, les oreilles se dressent, les yeux s'animent. Peu à peu, l'obsession du rythme le gagne; d'autres couples se lèvent, ils s'approchent, ils s'enfièvent autour de la danseuse... qui finit en apothéose.

Le public est conquis, Ravel et Gershwin s'embrassent chaleureusement. Jenna me souffle "Pas mal, ce Frenchie!"

Mais le speaker est déjà à son micro : "Et maintenant, mesdames et messieurs, pour vous ce soir, le grand, l'exceptionnel, l'unique Atlantic Jazz Band!" Applaudissements vifs. Le type à la trompette démarre swing. Ah, retour au jazz classique! Ils sont cinq, cuivres et cordes. Ils déroulent tranquille "The entertainer", ce bon vieux Scott Joplin. Tout de suite des couples se forment, les robes volètent, ça tourne, ça renverse le buste façon tango. Les musiciens pourraient jouer ça des heures. Avec leur costume noir façon croque-mort, ils donnent dans le classique des orchestres de rue. À la fin du morceau, quelques sifflets disent que la salle en veut plus.

C'est à peine si l'on s'en est rendu compte : un type s'est installé au piano. Pareillement vêtu de noir, chemise blanche, une tignasse brune très sombre. Pas d'âge mais jeune, grand. Il fait face aux cinq autres, de trois quarts. Il les dévisage l'un après l'autre, l'air de dire : "Prêts pour la traversée? Méfiez-vous, les gars, ça va tanguer dur". Le silence tombe dans le Savoy. Il égrène distraitemment quelques notes. La clarinette le suit, à peine si on l'entend. Quelques notes sur les quatre premières mesures puis du tambourin sur la caisse de la guitare. Le trombone et la trompette entrent à leur tour. Alors, dans la salle, monte une mélodie, "Ah! Che bell'aria fresca Ch'addore'e malvarosa". En deux secondes ils sont cent à fredonner. Même les borsalinos s'y mettent au refrain. On a beau ne pas connaître les paroles, malgré soi on fredonne. "Ma 'o core non mmo ddice 'E te sceta." Une belle ferveur s'empare du public. "Ah ! Les chansons napolitaines..." soupire Jenna. "Ils vont tout de même pas nous jouer que du sirupeux toute la soirée!" s'exclame le voisin. "Je pense pas, je fais, c'est pas le genre de la maison."

Et comme s'il m'avait entendu, le pianiste change de tempo. Ça démarre comme un vieux blues des années 20. Le mec à la trompette commente : "On était partis pour une traversée tranquille jusqu'à Naples. Le Virginian avait pris ses allures de croisière. Deux fois par jour, dans le salon des premières, T.D. Lemon Novecento..." – (tu parles d'un nom!) – "... se glissait au piano. Les cinq qui l'accompagnaient avaient noms Sam Sleepy

Washington à la clarinette..." – un applaudissement l'interrompt mais le type fait signe que non, ce n'est pas le moment, on n'a encore rien entendu – "... Jim Jim Bread Galop au trombone, Oscar della Guerra, un fichu Espagnol, au banjo, ce vieux bandit de Samuel Hawkins à la guitare et votre serviteur, Tim Tooney, à la trompette car le grand Louis n'a pas le pied marin. Et croyez-moi, pour le suivre, ce foutu T.D. Lemon Novecento, faut l'avoir, le pied marin!"

Pendant ce temps, les autres sont entrés en piste à tour de rôle. Ça s'est mis à swinguer à merveille et sur la piste ça tourbillonne. Je prends la main de Jenna et l'entraîne. Suffit de se laisser porter par le rythme. Aussitôt fini son solo, Tooney y va derechef: "Quand on a été en pleine mer, à mille miles de toute terre habitée, l'océan s'est déchaîné et la tempête qui s'est levée, on a bien cru qu'aucun d'entre nous n'en réchapperait". Et alors il arrive une de ces choses que l'on n'entend qu'une seule fois dans sa vie: l'océan qui se déchaîne. Ça démarre au piano: des lignes mélodiques qui se syncopent, des rythmes qui se chevauchent et instantanément les cuivres se déchirent, les cordes s'affolent, tambourinent, crissent, beuglent. Les danseurs s'arrêtent, stupéfaits. Comment danser là-dessus? Ils se figent sur place, éberlués par ce type au Steinway dont les doigts courent sur les touches à une vitesse vertigineuse. Plus un mot dans la salle, tout le monde est sous le choc. Ce type vous sort de sa boîte des sonorités inconnues et les autres sont happés par son enthousiasme fou. On les voit, les vagues, des creux de quinze mètres sous l'étrave du Virginian, un ciel d'encre noire zébré par les éclairs des cuivres, la vieille carcasse qui mille fois va se fracasser, mille fois en réchappe par miracle.

À droite de la scène, Gershwin et Ravel ouvrent des yeux comme des soucoupes et ils font la seule chose qu'il y a à faire: ils s'assoient devant le second piano. Au début on peine à les entendre mais le Steinway est vite chaud et alors, bon Dieu! c'est du délire. Ils improvisent, ils lancent des trilles et ils se fondent dans la mélodie qui s'est installée car dans cette affaire tout est écrit, patiemment travaillé, rien n'est laissé au hasard.

La preuve: la tempête décroît, le cargo respire et panse ses plaies. Les musiciens transpirent comme des bœufs. Les instruments soupirent, geignent, peinent à reprendre souffle. Au piano, Novecento joue les yeux fermés. Gershwin a parfaitement saisi où il veut en venir. Tim Tooney dit sobrement au micro: "Barrico blues".

Et alors Novecento attaque, sur un rythme jazzy, la musique du "Boléro"! Ravel se tourne vers lui et lui sourit. Les autres musiciens se taisent. Le Français joue sa mélodie, sur laquelle brode Novecento. Gershwin traverse la scène avec son tabouret et vient s'asseoir près de lui. Il lui tape sur l'épaule, l'air de dire "Allez, mon vieux, on y va!" Et alors là, nom de Dieu! Ces trois pianos nous font un truc comme on n'en entend qu'une fois dans sa vie.

Tooney enfourche sa trompette, Washington sa clarinette, Galop son trombone et voilà que ça souffle, que ça déchire, que ça vous prend les tripes, ça gonfle, ça enfle, ça tempête. Un moment Ravel lève la main, tout le monde a compris. Le silence soudain nous déchire les oreilles. On reste groggy, silencieux, dévasté.

Après ce quart d'heure miraculeux, le reste de la soirée ne mérite pas que l'on s'en souvienne...

PITCHIPOÏ

**S**ARAH, MONTÉE SUR LA CAISSE, REGARDE PAR LA FENÊTRE. Un jour sale, des ombres rayées passent silencieuses. À intervalles réguliers, la silhouette du soldat qui monte la garde. De temps en temps il s'arrête, s'approche de la vitre; il fait écran avec ses mains pour scruter le coin sale où elle se tient. Elle croise parfois son regard mais elle n'a plus peur: nul ne la voit, c'est comme si elle était invisible. Comme si elle n'existait plus.

Ce matin-là, la porte grince. Une petite fille se glisse peureusement. Elles se dévisagent. Ailleurs, elles auraient pu se sourire mais ici... Yasmine est juive aussi. Elle vient du ghetto. Elle explique pour son père: il a pris un fusil, il s'est battu, "Les soldats l'ont tué, il avait du sang plein là" (elle touche sa poitrine).

Sarah a entendu parler de ça. C'est monsieur Erenthal qui lui a raconté. Lui, c'est sa femme et son fils qui sont morts dans le ghetto... "Quel âge tu as?"

– Six ans... Je vais les avoir... Enfin, j'aurais dû les avoir bientôt...

– Non, non, tu vas les avoir. Ça ne change rien à l'âge, tout ce qui se passe ici. Moi aussi j'ai six ans, depuis cinq semaines... Je les ai eus exactement le 5 janvier.

– Comment tu sais le jour qu'on est?

Sarah hausse les épaules. Elle le sait, c'est tout. Demain on sera le 6 février. Le samedi 6 février, le jour du shabbat. Il faudra penser à faire ses prières.

– Et toi, tes parents, ils sont où?

– Là où les prières s'en vont..., répond doucement Sarah.

Avec d'autres enfants, elle s'est cachée dans un bâtiment en passant. Les soldats n'ont pas fait attention à eux. Les autres sont sortis le lendemain, elle ne les a pas revus. Elle, elle s'est méfiée, elle a attendu plus longtemps avant de sortir. Personne ne l'a vue entrer ici. D'ailleurs plus personne ne la voit. Et pas davantage la sentinelle qui colle les yeux au carreau et fouille vainement l'ombre du réduit.

La nuit tombe sur leurs conversations. Elles s'allongent l'une contre l'autre sur la paille.

– Tu connais des histoires, toi? demande Yasmine.

– Il était une fois deux petites filles qui s'étaient perdues dans la forêt...

Le jour se lève. Yasmine s'étire en bâillant. Sarah lui tend un quartier de pomme rouge et un petit morceau de pain. Où a-t-elle trouvé ça?

– C'est ça tous les jours depuis que je suis arrivée. Je ne sais pas qui dépose cela devant la porte. J'ai déjà essayé d'attendre toute la nuit en restant éveillée mais à chaque fois j'ai fini par fermer les yeux...

Elles reprennent leur conversation, parlent de leurs parents, du métier qu'ils faisaient. "Tu as des frères et sœurs, toi?" demande Sarah.

- Non, juste un chat. Il s'appelait Moustache.
- Moi, j'avais une grande sœur, elle avait quatre ans de plus que moi. Elle s'appelait Anissa.
- Elle s'appelait? Pourquoi? Elle n'est plus vivante?
- Je ne sais pas. Elle est partie un jour, je l'ai vue passer. Elle était toute nue, au milieu de plein d'autres gens, ils étaient nus aussi. Il y avait une grande file devant le bâtiment, là-bas, au fond...
- Pourquoi ils étaient nus? Ils n'avaient plus leurs habits?
- Je ne sais pas. M. Erenthal m'a dit qu'ils partaient à Pitchipoï et qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.
- Pitchipoï, Yasmine n'en a jamais entendu parler. Quand Sarah lui dit que c'est un pays magnifique où tous les enfants sont heureux et libres, au milieu de leurs parents et de tous ceux qu'ils aiment, elle frappe des mains : aller à Pitchipoï!
- Oui. Mais ma sœur ne m'a pas emmenée. Elle reviendra peut-être me chercher plus tard. Alors, je l'attends.
- Moi j'irais bien à Pitchipoï! s'exclame Yasmine.
- Vers la fin de la matinée, une file passe devant la fenêtre, une très grande file. Yasmine n'y tient plus, elle ouvre doucement la porte. Elle revient sur ses pas et embrasse Sarah :
- Je te dirai comment c'est!
- Par la fenêtre on voit là-bas une cheminée qui fume...



LA DISPARUE

L'HOMME AU CRÂNE LISSE SE LÈVE ET S'ÉCRIE :

"Enfin! Vous avez vu il est bientôt 19 heures..."

Dans le fond du café il a laissé l'empreinte de ses fesses sur la banquette et puis il est retombé honteux peut-être d'avoir parlé si fort.

"Je ne savais plus quoi penser..."

L'autre s'assied à la table voisine. Il ôte son chapeau mou. Un rond se dessine sur sa chevelure peu nette et une mèche reste collée au front. Le garçon apporte un verre de vin blanc.

"Vous en avez mis du temps ..." Le chauve grappille une cacahuète dans la coupelle posée devant lui. Ses mains tremblent légèrement.

"J'ai cru que vous aviez eu un accident... enfin un empêchement... un imprévu." Sa voix retombe sur le faux marbre de la table.

L'homme au chapeau ne se retourne même pas pour murmurer "Je ne savais pas que nous avions rendez-vous!"

Vous êtes si ponctuel d'ordinaire. Je vois qu'il se passe quelque chose...

Ah?

Oui c'est évident: vous n'avez pas ouvert votre journal. D'habitude vous l'ouvrez à la page des annonces avant même d'être servi.

Un hasard...

Non, avec vous je sens que rien ne se passe par hasard...

Vous ne croyez pas au hasard?

Ce n'est pas la question: vous n'êtes pas homme à vous livrer pieds et poings liés au hasard.

C'est gentil de vous inquiéter mais...

Oh je ne m'inquiétais pas vraiment...

Les deux hommes, assis courbés sur leurs verres fixent le mur d'en face. Une vieille affiche pour les biscuits Lefèvre Utile.

Enfin si vous avez raison. Imaginer qu'un étranger viendrait s'asseoir à votre place, à côté de moi... Je ne sais pas... Cela m'aurait... Je ne trouve pas le mot.

Perturbé? Gêné?

C'est pire que cela. Vous ne voulez pas me dire pourquoi vous arrivez si tard?

Pourquoi pas?

Jusqu'à aujourd'hui, nous n'avions échangé que hochements de têtes et vagues bonsoirs mais je pense qu'à l'occasion de votre retard...

Je marchais sous les arbres chantants d'invisibles oiseaux, je sifflais avec eux et j'ai vu tomber le soir.

Vous vous êtes souvenu de moi, de notre café et...

Pas du tout. J'étais ravi et somnolent à la fois; je n'avais jamais marché aussi longtemps, aussi

seul. C'était un sentier sans fin ni commencement si bien que je n'avais aucune raison de faire demi-tour.

Qui vous y a décidé?

Personne... enfin si... une femme très belle et langoureuse.

Ah!

Je ne sais pas qui vous êtes mais vous me semblez bien naïf cher voisin de table.

L'homme chauve s'est tourné vers l'homme au chapeau, prêt à le contredire, mais ce dernier arborait un tel sourire qu'il n'en eut plus envie.

Vous me faites marcher.

Absolument. Je vous fais marcher sur le sentier... où toutes les rêveries sont possibles.

Les deux hommes trempèrent d'un même mouvement leurs lèvres dans le breuvage posé devant eux.

Une femme belle et langoureuse comme cette fille sur l'affiche... un peu trop aguicheuse peut-être avec ses lèvres entrouvertes sur un biscuit que l'on devine craquant. Je la cherche depuis si longtemps.

Qui?

Cette femme... Je l'avais croisée un jour il y a des années sur le boulevard qui longe ce troquet. Elle était entrée ici, s'était assise devant un verre de vin blanc les yeux perdus. À l'époque je n'entrais jamais dans les cafés mais j'aimais regarder les clients assis aux terrasses. Je devine qu'eux aiment regarder les passants devant les terrasses...

Et cette femme?

Quelque chose me disait qu'elle avait besoin de mon aide. Mais je n'ai pas osé l'aborder. Elle est partie d'un pas pressé comme si elle avait pris une décision ou bien comme si elle avait oublié un rendez-vous très important mais je penche plutôt pour la première raison.

Et?

Et je suis entré, je me suis assis à la même place qu'elle, cette place précisément où je me trouve aujourd'hui. Malgré l'odeur de tabac et de vin il flottait encore un parfum... Ah! ce parfum.

Vous ne l'avez jamais revue?

Jamais. Ni moi ni le garçon qui la servait chaque jour à la même heure. Je le sais car j'ai fini par oser quelques questions.

C'est pour elle les petites annonces?

L'homme au chapeau fit glisser le journal vers son voisin. Il pointa une annonce entourée au stylo bleu.

"Homme seul cherche femme seule et très belle assise au café "le Trublion"."

Et vous pensez la retrouver comme ça?

Non, vous avez raison... mais cela me donne l'occasion de venir m'asseoir à cette place tous les jours même si son parfum lui aussi s'est envolé.

Les deux hommes se saluèrent et sortirent comme on empilait les chaises.



## TERRIENNE

**L**OURDE, UNE ODEUR DE TERRE EMLIT MES NARINES. Elle chatouille mes neurones au ralenti. J'essaie d'entrouvrir mes paupières, peine perdue, mes yeux se frottent à l'obscurité permanente. Pourtant je vois malgré l'absence de clarté. Du moins ai-je assez de perception visuelle pour me déplacer. Je tente de me redresser. Ma tête effrite le plafond bas, il s'émiette en grasses gouttes de terre. J'abandonne sans regret mon premier mouvement pour entamer l'exploration de mon domaine. Le dodu de mon dos et de mes flancs caresse la douceur granulée du tunnel dans lequel je tente d'avancer. Mon ventre se râpe sans douleur sur la même surface. J'étire ma main aux ongles aplatis, longs et fins comme des griffes. Ils s'enfoncent dans le sol meuble qu'ils grattent d'une régulière frénésie. Je continue à gratter, gratter. Où suis-je? Je pressens que la lumière est proche. Encore un effort, gratte, gratte, pousse, pousse la terre qui roule devant toi! Un petit trou de ciel accueille le bout de mon nez devenu fin museau de rose pomponné. L'air libre. Pour peu de temps. Vite je recule dans les entrailles terriennes poursuivi par le grattement maladroit des pattes d'un gros labrador qui éparpille sans remords la butte de terre que j'ai créée. Il m'a vue, il me cherche. Mais ce n'est qu'un chien, pataud, balourd, j'ai la certitude qu'il ne m'attrapera pas. Par contre je sais – de quelle atavique mémoire? – que le chat est pour moi plus redoutable. Sphinx immémorial à la patience des siècles il fait le guet. Une seconde d'inattention et il bondit sur sa proie si elle se hasarde à quitter la sécurité des boyaux souterrains. Juste un chien donc. Ce qui ne m'empêche pas de reculer pas à pas, patte à patte plutôt, traînant le velouté brun gris de mon corps trapu sur le lit meuble de mes chemins. Je retrouve la rondeur protectrice de la caverne miniature que j'ai creusée à ma taille. Je m'y blottis, m'y enfouis pour m'endormir dans un étonnement serein : je me sens bien, en sécurité dans ma prison de terre à l'odeur d'humus. J'y respire comme un poisson dans l'eau, un oiseau dans le ciel. J'ai perdu toute notion du temps. Des lambeaux de souvenirs humains se détachent de moi et disparaissent. La lueur furtive d'un rendez-vous médical, là-haut, dans le monde des humains traverse mon endormissement. Un crabe à combattre. Pourquoi?... La lueur s'éteint. Clic. Il fait bon, il fait chaud, il fait bonheur dans le ventre de la terre qui accueille la petite taupe de quiète solitude que je suis devenue. Je ne suis plus claustrophobe. Enfin!...

